

XYZ. La revue de la nouvelle

Pied de nez

Régis Normandeau



Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Normandeau, R. (2004). Pied de nez. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 44–45.

Pied de nez

Régis Normandeau

« **Q**uand on n'aime pas ce que la vie a fait de nous, il faut lui faire un pied de nez », disait sa grand-mère.



C'est à l'école secondaire que François Deschambault découvrit le théâtre. Révélation suprême. Il aimait cette mise en danger constante, cette chute dans le vide sans filet de sécurité. Il n'appréciait pas le confort. Quand c'était trop facile, il décrochait. Le théâtre lui offrait ce défi constant qui nourrissait à la fois son corps, son esprit et son âme. Sur scène, il était lumineux, transcendant. C'est ce que tout le monde autour de lui affirmait. Mais l'entourage immédiat ne manque-t-il pas d'objectivité ?

Dans un festival de théâtre amateur, il eut la confirmation de son talent. Le grand acteur Bernard Durand, qui en était l'invité d'honneur, fut subjugué par l'intensité de son jeu, par la justesse de son interprétation, par le feu sacré qui transpirait par tous les pores du jeune acteur. Comment pouvait-on être déjà un aussi grand acteur à seize ans ? Il n'avait jamais vu, au cours de sa longue et fructueuse carrière, rien d'aussi renversant. François rallumait le feu sacré qui s'était éteint en lui depuis quelques années.

Il le prit sous son aile et, bientôt, un adolescent qui n'avait pas fini ses études secondaires devint un incontournable du milieu théâtral montréalais.

Bien sûr, ce ne fut pas long avant que le cinéma lui fasse un clin d'œil. Il aimait moins cela. Il n'appréciait pas les longues et harassantes journées de tournage, mais surtout, le fait de reprendre les scènes à satiété lui donnait un sentiment de confort qui le déstabilisait quelque peu. « Mais, se disait-il, j'imagine que c'est le prix à payer pour continuer à jouer. » Car, c'est connu, le théâtre ne fait pas vivre son homme. Il pouvait donc alimenter sa passion des planches sans se retrouver dans la dèche.

Le résultat à l'écran de cinéma était tout aussi bouleversant. Hollywood, toujours à l'affût, fut aussitôt alerté, d'autant plus que François avait une belle gueule.

Alors, tout déboula et sa vie lui échappa. En quelques mois, il se retrouva superstar avec toute l'industrie — et toutes les femmes — à ses pieds. Il tourna six films en six ans. Rien de mauvais, mais rien de vraiment gratifiant non plus. Accaparé par le tourbillon de l'industrie et la folie médiatique qui s'y rattache, il n'était pas remonté sur les planches depuis l'explosion de sa gloire soudaine.

Il avait perdu son âme. Que faisait-il dans cette galère où la superficialité règne ? Il envoya tout promener. Hollywood fit tout pour le faire changer d'avis, lui offrit un nouveau pont d'or, mais ce fut peine perdue. Que lui apporteraient d'autres millions ?

François Deschambault rentra chez lui, accueilli comme l'enfant prodigue.

Il retourna au théâtre, non pas à Montréal, avec les grandes compagnies, ce qui avait été le début de son malheur, mais dans son village natal, où il retrouva la passion du début avec des jeunes à qui il insufflait son amour du jeu.

Il décida aussi de finir son secondaire. Dans son cours de français, il eut alors sa seconde révélation : l'écriture. Une idée germa alors. Il offrit ses services au journal local comme critique de cinéma. La justesse de son propos, jamais complaisant mais quelquefois assassin, lui assura une nouvelle notoriété. Il devint correspondant de plusieurs journaux en Amérique du Nord et en Europe. Il était la terreur d'Hollywood. Son jugement était sans appel. À tort ou à raison, une critique de François Deschambault pouvait faire la différence entre le succès et l'échec. On avait foi en lui, car il avait vécu le cinéma de l'intérieur.

Maintenant, il était revenu à l'essentiel : le théâtre.

La sagesse de sa grand-mère l'avait sauvé. Il avait fait un grand pied de nez à la vie...